

“ Un barrage contre le Pacifique” de Marguerite Duras

Indiquez dans la case quel est le thème ou les thèmes dont ces extraits nous parlent.

THÈME:

Extraits 7:

Chapitre 6 de la Première partie

« Quand ce n'était pas aux plantes, c'était aux enfants que la mère s'intéressait. Il y avait beaucoup d'enfants dans la plaine. C'était une sorte de calamité. Il y en avait partout, perchés sur les arbres, sur les barrières, sur les buffles, qui rêvaient, ou accroupis au bord des marigots, qui pêchaient, ou vautrés dans la vase à la recherche des crabes nains des rizières. Dans la rivière aussi on en trouvait qui pataugeaient, jouaient ou nageaient. Et à la pointe des jonques qui descendaient vers la grande mer, vers les îles vertes du Pacifique, il y en avait aussi qui souriaient, ravis, enfermés jusqu'au cou dans de grands paniers d'osier, qui souriaient mieux que personne n'a jamais souri au monde. Et toujours avant d'atteindre les villages du flanc de la montagne avant même d'avoir aperçu les premiers manguiers, on rencontrait les premiers enfants des villages de forêt, tout enduits de safran contre les moustiques et suivis de leurs bandes de chiens errants. Car partout où ils allaient, les enfants traînaient derrière eux leurs compagnons, les chiens errants, efflanqués, galeux, voleurs de basses-cours, que les Malais chassaient à coups de pierre et qu'ils ne consentaient à manger qu'en période de grande famine, tant ils étaient maigres et coriaces. Seuls les enfants s'accommodaient de leur compagnie. Et eux n'auraient sans doute eu qu'à mourir s'ils n'avaient pas suivi ces enfants, dont les excréments étaient leur principale nourriture.

Dès le coucher du soleil les enfants disparaissaient à l'intérieur des paillotes où ils s'endormaient sur les planchers de lattes de bambous, après avoir mangé leur bol de riz. Et dès le jour ils envahissaient de nouveau la plaine, toujours suivis par les chiens errants qui les attendaient toute la nuit, blottis entre les pilotis des cases, dans la boue chaude et pestilentielle de la plaine.

Il en était de ces enfants comme des pluies, des fruits, des inondations. Ils arrivaient chaque année, par marée régulière, ou si l'on veut, par récolte ou par floraison. Chaque femme de la plaine, tant qu'elle était assez jeune pour être désirée par son mari, avait son enfant chaque année. À la saison sèche, lorsque les travaux des rizières se relâchaient, les hommes pensaient davantage à l'amour et les femmes étaient prises naturellement à cette saison-là. Et dans les mois suivants les ventres

grossissaient. Ainsi, outre ceux qui en étaient déjà sortis il y avait ceux qui étaient encore dans les ventres des femmes. Cela continuait régulièrement, à un rythme végétal, comme si d'une longue et profonde respiration, chaque année, le ventre de chaque femme se gonflait d'un enfant, le rejetait, pour ensuite reprendre souffle d'un autre.

« Jusqu'à un an environ, les enfants vivaient accrochés à leur mère, dans un sac de coton ceint au ventre et aux épaules. On leur rasait la tête jusqu'à l'âge de douze ans, jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour s'épouiller tout seuls et ils étaient nus à peu près jusqu'à cet âge aussi. Ensuite ils se couvraient d'un pagne de cotonnade. À un an, la mère les lâchait loin d'elle et les confiait à des enfants plus grands, ne les reprenant que pour les nourrir, leur donner, de bouche à bouche, le riz préalablement mâché par elle. Lorsqu'elle le faisait par hasard devant un Blanc, le Blanc détournait la tête de dégoût. Les mères en riaient. Qu'est-ce que ces dégoûts-là pouvaient bien représenter dans la plaine ? Il y avait mille ans que c'était comme ça qu'on faisait pour nourrir les enfants. Pour essayer plutôt d'en sauver quelques-uns de la mort. Car il en mourait tellement que la boue de la plaine contenait bien plus d'enfants morts qu'il n'y en avait eu qui avaient eu le temps de chanter sur les buffles. Il en mourait tellement qu'on ne les pleurait plus et que depuis longtemps déjà on ne leur faisait pas de sépulture. Simplement, en rentrant du travail, le père creusait un petit trou devant la case et il y couchait son enfant mort. Les enfants retournaient simplement à la terre comme les mangues, sauvages des hauteurs, comme les petits singes de l'embouchure du rac. Ils mouraient surtout du choléra que donne la mangue verte, mais personne dans la plaine ne semblait le savoir. Chaque année, à la saison des mangues, on en voyait, perchés sur les branches, ou sous l'arbre, qui attendaient, affamés, et les jours qui suivaient, il en mourait en plus grand nombre. Et d'autres, l'année d'après, prenaient la place de ceux-ci, sur ces mêmes manguiers, et ils mouraient à leur tour car l'impatience des enfants affamés devant les mangues vertes est éternelle.

D'autres se noyaient dans le rac. D'autres encore mouraient d'insolation ou devenaient aveugles. D'autres s'emplissaient des mêmes vers que les chiens errants et mouraient étouffés.

Et il fallait bien qu'il en meure. La plaine était étroite et la mer ne reculerait pas avant des siècles, contrairement à ce qu'espérait toujours la mère. Chaque année, la marée qui montait plus ou moins loin, brûlait en tout cas une partie des récoltes et, son mal fait, se retirait. Mais qu'elle montât plus ou moins loin, les enfants, eux, naissaient toujours avec acharnement. Il fallait bien qu'il en meure. Car si pendant quelques années seulement, les enfants de la plaine avaient cessé de mourir, la plaine en eût été à ce point infestée que sans doute, faute de pouvoir les nourrir, on les aurait donnés aux chiens, ou peut-être les aurait-on exposés aux abords de la forêt, mais même alors, qui sait, les tigres eux-mêmes auraient peut-être fini par ne plus en vouloir. Il en

mourait donc et de toutes façons, et il en naissait toujours. Mais la plaine ne donnait toujours que ce qu'elle pouvait de riz, de poisson, de mangues, et la forêt, ce qu'elle pouvait aussi de maïs, de sangliers, de poivre. Et les bouches roses des enfants étaient toujours des bouches en plus, ouvertes sur leur faim.

La mère en avait toujours eu un ou deux chez elle pendant les premières années de son séjour dans la plaine. Mais maintenant elle en était un peu dégoûtée. Car avec les enfants non plus elle n'avait pas de chance.

Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Gallimard, 1950

Chapitre 19 de la Deuxième partie.

« Et toujours les autos passaient devant le pont et toujours les enfants continuaient à jouer près du pont. Ils se baignaient, pêchaient, ou, assis sur les balustrades du pont, les jambes ballantes, ils attendaient eux aussi que passent les autos des chasseurs et alors couraient vers elle, sur la piste. La chaleur était telle en cette saison que lorsqu'il pleuvait il y en avait encore plus : ils sortaient de partout, se rassemblaient autour du pont et jouaient sous la pluie, frénétiques et hurlants. De longues traînées grises de crasse et de poux, entraînées par l'eau, coulaient de leurs têtes et descendaient le long de leur petit cou maigre. La pluie leur était bienfaisante. La bouche ouverte, la tête levée, ils la buvaient goulûment. Les mères sortaient leurs petits, ceux qui ne savaient pas encore marcher et le mettaient tout nus sous les gouttières des paillotes. Les enfants jouaient de la pluie comme du reste, du soleil, des mangues vertes, des chiens errants. Suzanne ne s'amusait plus d'eux comme du temps de Joseph. Maintenant elle les regardait jouer, vivre, mais avec lassitude. Ils jouaient. Ils ne cessaient de jouer que pour aller mourir. De misère. Partout et de tout temps. À la lueur des feux qu'allumaient leurs mères pour réchauffer leurs membres nus, leurs yeux devenaient vitreux et leurs mains violettes. Il en mourait sans doute partout. Dans le monde entier, pareillement. Dans le Mississipi. Dans l'Amazone. Dans les villages exsangues de la Mandchourie. Dans le Soudan. Dans la plaine de Kam aussi. Et partout comme ici, de misère. Des mangues de la misère. Du riz de la misère. Du lait de la misère, du lait trop maigre de leurs misérables mères. Ils mouraient avec leurs poux dans les cheveux et dès qu'ils étaient morts le père disait, c'est bien connu, les poux quittent les enfants morts, il faut l'enterrer tout de suite sans ça on va être envahi, et la mère attends que je le regarde, et le père, que deviendrons-nous si les poux se mettent dans la paillote de la case ? Et il prenait l'enfant mort et l'enterrait encore chaud dans la boue, sous la case. Eh bien qu'il en mourût par milliers il y en avait toujours autant sur la piste de Ram. Il y en avait trop et les mères les surveillaient mal. Les enfants apprenaient à marcher, à nager, à pêcher, sans la mère, mouraient sans la mère. Dès qu'ils étaient en âge de marcher, tout de suite, ils rejoignaient la grande ligne de ralliement des enfants

de la plaine, la piste et les ponts de la piste. De partout dans la plaine, de tous les villages, les enfants montaient à l'assaut de la piste. Quand ils n'étaient pas sur les manguiers pour cueillir les mangues qui jamais ne mûrissaient, c'était sur la piste qu'on les trouvait. Et dans toute la colonie, partout où il y avait des routes et des pistes, les enfants et les chiens errants étaient considérés comme la calamité de la circulation automobile. Mais, à cette calamité, jamais aucune contrainte, aucune police, aucune correction, n'avait pu remédier. La piste restait aux enfants. Quand un automobiliste en écrasait un il s'arrêtait parfois, payait un tribut aux parents et repartait. Le plus souvent il repartait sans rien payer, les parents étant loin. Mais quand c'était un chien ou une volaille ou même un porc les automobilistes ne s'arrêtaient pas. C'était à partir d'un enfant qu'ils perdaient un peu de temps sur leur horaire. Et les autres se reformaient en essaim dès le départ de l'automobiliste. Car le dieu des enfants c'était le car de Ram, la mécanique roulante, les klaxons électriques des chasseurs, la ferraille en marche, et ensuite les racs bouillonnants, et ensuite les mangues mortelles. Aucun autre dieu ne présidait aux destinées des enfants de la plaine. Aucun autre. Ceux qui disent le contraire mentent. Les Blancs n'étaient pas satisfaits de cet état de choses. Les enfants gênaient la circulation de leurs automobiles, détérioraient les ponts, désempieraient les routes et créaient même des problèmes de conscience. Il en meurt trop, disaient les Blancs, oui. Mais il en mourra toujours. Il y en a trop. Trop de bouches ouvertes sur leur faim, criantes, réclamantes, avides de tout. C'est ce qui les faisait mourir. Trop de soleil sur la terre. Et trop de fleurs dans les champs, et quoi ? Qu'est-ce qui n'était pas de trop ?

Marguerite Duras, Un barrage contre le Pacifique, Gallimard, 1950